

Gauvreau, « mort par fanatisme candide »
La Charge de l'original épormyable
L'Asile de la pureté

Louise Vigeant

Numéro 132 (3), 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65232ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vigeant, L. (2009). Compte rendu de [Gauvreau, « mort par fanatisme candide » / *La Charge de l'original épormyable* / *L'Asile de la pureté*]. *Jeu*, (132), 26–32.

La Charge de l'original épormyable

TEXTE DE CLAUDE GAUVREAU / MISE EN SCÈNE LORRAINE PINTAL, ASSISTÉE DE BETHZAÏDA THOMAS
SCÉNOGRAPHIE JEAN BARD / COSTUMES MARC SENÉCAL / ÉCLAIRAGES MICHEL BEAULIEU / MUSIQUE WALTER BOUDREAU
ASSISTÉ D'ALAIN THIBAUT / ACCESSOIRES GHISLAIN GAGNON / CONSEILLER EN MOUVEMENT FRANCIS DUCHARME
MAQUILLAGES JACQUES-LEE PELLETIER / PERRUQUES RACHEL TREMBLAY
AVEC ÉRIC BERNIER, CÉLINE BONNIER, FRANCIS DUCHARME, DIDIER LUCIEN, PASCALE MONTPETIT, SYLVIE MOREAU
ET FRANÇOIS PAPINEAU. PRODUCTION DU THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE, PRÉSENTÉE DU 10 MARS AU 4 AVRIL 2009.

L'Asile de la pureté

TEXTE DE CLAUDE GAUVREAU / MISE EN SCÈNE MARTIN FAUCHER / SCÉNOGRAPHIE VANO HOTTON
COSTUMES VIRGINIE LECLERC / ÉCLAIRAGES SONOYO NISHIKAWA / MUSIQUE MARC VALLÉE / MAQUILLAGES ÉLENE PEARSON
AVEC BERTRAND ALAIN, MARIE-JOSÉE BASTIEN, NORMAND BISSONNETTE, FRÉDÉRIK BOUFFARD, ÉVA DAIGLE,
HUGUES FRENETTE, STEVE GAGNON, VÉRONIKA MAKDISSI-WARREN, JEAN-SÉBASTIEN OUELLETTE,
KLERVI THIENPONT, MARJORIE VAILLANCOURT ET RÉJEAN VALLÉE.
PRODUCTION DU THÉÂTRE DU TRIDENT, PRÉSENTÉE AU GRAND THÉÂTRE DE QUÉBEC DU 3 AU 28 MARS 2009.

LOUISE VIGEANT

GAUVREAU, « MORT PAR FANATISME CANDIDE »

Depuis *Refus global*

En 2008, on a souligné le soixantième anniversaire de la parution de *Refus global*, un manifeste qui, même s'il a été peu entendu en 1948, a eu suffisamment d'écho pour que les autorités en place – Maurice Duplessis est alors premier ministre et le haut clergé est puissant – obtiennent le renvoi de son auteur, Paul-Émile Borduas, de l'École du meuble de Montréal où il enseignait. Bon moyen d'éviter que les idées « révolutionnaires », résumées en des formules comme : « Place à la magie, place à l'imagination », ne contaminent les jeunes esprits de l'époque. « Des perles incontrôlables suintent hors les murs », peut-on y lire, ce qui présage bien la révolte d'une génération contre les carcans de toutes sortes. La route sera difficile : plusieurs artistes s'exileront, Borduas, Riopelle, mais ils auront semé la graine de la modernité tant en art, en danse, en poésie que dans la pensée en général. Le geste a fouetté quelques intellectuels et a marqué le début de la marche vers la Révolution tranquille qui transformera le Québec au début des années 60.

Dans la foulée de cette commémoration, il revenait aux théâtres de rappeler l'époque en remettant à l'affiche des textes écrits durant la Grande Noirceur, comme on a appelé cette période de

notre histoire où il était si difficile de parler de liberté. L'œuvre du poète Claude Gauvreau, un des signataires de *Refus global*, marquée par le sentiment d'échec ou d'empêchement mais aussi par le rêve et l'idéalisme, s'est imposée d'emblée. Le Théâtre du Nouveau Monde, à Montréal, a programmé *la Charge de l'original épormyable*¹, texte écrit en 1956, et le Trident, à Québec, *l'Asile de la pureté*², qui date de 1953. Les deux mises en scène, signées Lorraine Pintal³ et Martin Faucher, ont redonné la parole au poète assassiné, « mort par fanatisme candide⁴ ». Parce qu'il y a encore de l'humiliation, de la manipulation, et des arrivistes, le message est passé.

1. Claude Paradis a créé la pièce en 1970 au Gesù, la seule mise en scène que Claude Gauvreau a vue. *La Charge de l'original épormyable* a connu deux mises en scène à Montréal : Jean-Pierre Ronfard l'a montée au Théâtre du Nouveau Monde en 1974 et André Brassard au Quat'Sous en 1989.

2. Pièce moins connue que *la Charge de l'original épormyable* et *Les oranges sont vertes*, *l'Asile de la pureté* a été mis en scène en 2004 par Lorraine Pintal au Théâtre du Nouveau Monde. Voir l'article de Johanne Bénard dans *Jeu* 111, 2004.2, p. 119-123.

3. Lorraine Pintal en est à son troisième Gauvreau, ayant monté *Les oranges sont vertes* en 1999 et *l'Asile de la pureté* en 2004.

4. Donatien Marcassillar dans *l'Asile de la pureté*, Claude Gauvreau, (*Œuvres créatrices complètes*, Montréal, Éditions Parti Pris, 1977, p. 565.



La Charge de l'original épormyable de Claude Gauvreau, mise en scène par Lorraine Pintal (TNM, 2009). Sur la photo : à l'avant-plan, François Papineau (Mycroft Mixeudeim), à l'arrière-plan, Éric Bernier (Lontil-Déparey), Sylvie Moreau (Marie-Jeanne Commode), Céline Bonnier (Laura Pa) et Francis Ducharme (Becket-Bobo). © Yves Renaud.

Mondes inconciliables

Dans la production du Théâtre du Nouveau Monde, le décor, magnifique, campe dès le début l'opposition entre deux mondes : un bunker en avant-scène, derrière, une forêt. Lieu sauvage dont on ne peut deviner les limites⁵, la forêt ferait peur – la psychanalyse le suggère – comme on a peur de ce que l'inconscient pourrait révéler... Ici, cet inconscient, à la source des émotions fortes que sont l'amour et l'appel de la création artistique, est aussi invitant qu'inquiétant. En fait, l'univers « civilisé », avec ses murs gris, durs, imposants, fait plus peur que la forêt qui, bien que l'on puisse s'y égarer, prend tout de même des aspects presque réconfortants ne serait-ce que grâce à la lumière qui la traverse. C'est d'ailleurs là que se joueront des scènes touchantes entre Mycroft Mixeudeim et la réjouissante Dydrame Daduve. Cette forêt est comme une porte ouverte dans un univers accablant comme l'inconscient devrait pouvoir se sauver du réel quand celui-ci est trop étouffant. On voudrait voir Mycroft Mixeudeim se sauver par là...

Mais il en sera tout autrement. Le poète, car c'est d'un poète qu'il s'agit, l'*alter ego* de Claude Gauvreau, sera broyé par cette « société » qui ne le comprend pas et à laquelle il ne comprend rien. Métaphore de la société conservatrice des années 50, cet univers rigide et froid sera son tombeau. Harcelé puis martyrisé par des êtres aussi vils que jaloux, il sera la victime parfaite, celle qui, ne pouvant croire à tant de méchanceté, sera piégée irrémédiablement. Dans le rôle de Mycroft Mixeudeim, François Papineau a incarné de manière impressionnante ce personnage naïf mais courageux, absolu et malheureux, désespéré mais pourtant pas encore anéanti... qui s'élançait au moindre cri féminin pour sauver la belle au risque de se briser l'échine contre les portes mastoc du bunker. Ainsi en est-il des êtres fragilisés parce qu'ils ont trop aimé et ont perdu leur amour, de ceux qui rêvent qu'on puisse encore avoir besoin d'eux. Ou tout simplement de ceux qui ne font pas les choses comme tous les autres... Mycroft Mixeudeim est un marginal ; les autres ne le lui pardonneront pas. Alors qu'il incarne la sensualité, la force et la poésie, les bien-pensants qui l'entourent, sous prétexte de l'aider à retrouver le « droit chemin » qu'ils ont eux-mêmes balisé, disent vouloir le guérir de sa perversité. Le spectateur assiste alors à des scènes qui imitent le procès mais tournent rapidement au cirque (ce que suggère d'ailleurs la conception sonore). Or, les pervers ce sont plutôt eux, ces pseudo-intervenants sans scrupules et prétentieux. Sa liberté les menace ; l'envie les ronge. Le jeu caricatural que Lorraine Pintal a demandé à ses comédiens et comédiennes, à part pour Mycroft, contribue à créer un monde où règnent l'artificialité et la tricherie. La cruauté des personnages n'en devient que plus manifeste. Tous, de Céline Bonnier à Sylvie Moreau, en passant par Éric Bernier et Francis Ducharme, ont su doser les effets. Ils traduisent efficacement la



La Charge de l'original épormyable (TNM, 2009).

Sur la photo : François Papineau (Mycroft Mixeudeim) et Pascale Montpetit (Dydrame Daduve). © Yves Renaud.

jalousie et l'esprit de calcul, par des gestes, des mimiques, des intonations qui dissimulent mal la trahison. À les voir aller, on comprend que toute forme de manipulation peut entraîner un tel dérapage. Ainsi un texte survit-il à l'époque qui l'a vu naître...

5. Dans la didascalie initiale, Claude Gauvreau écrit : « La maison est entourée d'une nature barbare et indisciplinée. » *Œuvres créatrices complètes, op. cit.*, p. 640.

Violence trop explicite ?

Pièce sur l'hypocrisie totale, *la Charge de l'original épormyable* touche le spectateur contemporain par la dénonciation de toutes les violences psychologiques qui peuvent brimer l'être humain, voire le briser. Même s'il est impossible de ne pas percevoir le caractère autobiographique du texte⁶ – son lyrisme où se décèle une certaine candeur y invite, sans compter tout le paratexte l'accompagnant –, la mise en scène de Lorraine Pintal lui a donné une dimension intemporelle. Malgré quelques allusions au passé, par le biais des costumes ou des accessoires⁷, le spectacle ne se voulait pas essentiellement le rappel d'une période sclérosée dans l'histoire du Québec. La violence psychologique étant une tare assez répandue, on peut encore en tirer des leçons même pour aujourd'hui. Comme on a pu croire encore que la beauté pouvait sauver le monde, ne serait-ce que pendant de courts instants, devant les scènes particulièrement réussies dans lesquelles Dydrane Daduve refaisait briller les espoirs de Mycroft. Exquise Pascale Montpetit, toute « enrobée » de rouge !

Cependant, j'ai regretté que cette mise en scène, qui a d'abord bien su doser le jeu dans une atmosphère surréaliste, entretenue par la musique efficacement teintée d'étrangeté de Walter Boudreau, tombe vers la fin du spectacle dans une exposition aussi explicite de la violence faite au personnage central. Même si les didascalies⁸ de Claude Gauvreau proposent clairement ces « jeux » de scène, il me semble qu'une nouvelle mise en scène aurait pu prendre plus de liberté, de distance théâtrale, par rapport aux indications de l'auteur. Claude Gauvreau, on le devine facilement, a ressenti physiquement l'oppression dont il a été victime : sa pièce n'a-t-elle pas été écrite après un dur séjour en hôpital psychiatrique ? Toutefois, une mise en scène actuelle de ce texte ne devrait-elle pas être l'occasion de prendre un certain recul par rapport à ce qui peut sembler des images finalement assez grossières, c'est-à-dire convenues, de la violence ? Pendre un corps comme un bœuf écorché est certes une image claire mais, justement, ne l'est-elle pas un peu trop ? Et l'image christique de surgir encore, le poète étant ce sacrifié pour le rachat des péchés du monde.

Le harcèlement dont il est question est tout de même plus psychologique que physique. Il m'a semblé, grâce entre autres aux aspects fantastiques du décor, que la mise en place de l'univers malsain dans lequel était plongé Mycroft suintait suffisamment

la souffrance pour que le spectateur anticipe l'aboutissement, voie la mort venir, sans qu'il doive assister à des scènes sadiques qui frisent alors le psychodrame. Plus de subtilité ou de parcimonie aurait peut-être racheté la part de logorrhée du texte. Sur ce plan, j'ai vécu un autre malaise quand, pour incarner le sadique Letasse-Cromagnon qui achèvera Mycroft, on a vu apparaître Didier Lucien. Cette distribution était osée. Comment empêcher association noir-brute quand on demande au comédien une démarche mi-homme, mi-gorille ? (Il faut dire que le nom du personnage est inspirant !) Certes, la spirale de violence dans laquelle le poète n'exclut pas la démesure. Tous les abus sont possibles. Il n'empêche que faire jouer ce rôle par un comédien noir constituait un signe dont il est difficile de contrôler les effets.

Speak pur

L'Asile de la pureté, au Trident, s'ouvre sur une jeune fille, toute en blanc, qui déclame *Speak White* de Michèle Lalonde. La référence est compréhensible. Le poème, écrit en 1968, a été donné sur scène lors du spectacle *Poèmes et chants de la Résistance*⁹ puis a connu un triomphe lors de *la Nuit de la poésie*, le 27 mars 1970, à laquelle Claude Gauvreau a participé. Poème-culte de ces années (il a même été imprimé sous forme d'affiche), *Speak White* fait allusion à des luttes historiques contre l'esclavagisme et autres injustices infligées à des populations tenues en état d'infériorité. Les années 60 ont vu bien des luttes anticolonialistes (le cas de l'Algérie est peut-être le plus connu), dont certains intellectuels se sont inspirés pour s'élever contre l'assimilation qui menaçait la culture française au Québec. En plaçant son spectacle sous le signe de ce poème, qui condamne les abus à l'égard des minorités, Martin Faucher réaffirme le caractère dénonciateur de la pièce et force le lien avec un autre texte-phare de l'histoire récente du Québec, écrit vingt ans auparavant : *Refus global*. Ce manifeste, auquel le nom de Claude Gauvreau est associé, comme on l'a dit, puisqu'il en est un des signataires¹⁰, constitue un cri du cœur de ceux qui, à l'époque, réclamaient plus de liberté de pensée et d'expression dans un Québec jugé trop conservateur. L'attaque était virulente contre le clergé et tous les dépositaires d'une morale étouffante. Ainsi la table est-elle mise pour que s'expose le mal de vivre d'un poète défait par la mort de celle qu'il aimait et, surtout, incompris de tous. Il faut dire que l'auteur a écrit ce texte en 1953, peu après le suicide de sa muse

6. Claude Gauvreau est mort en tombant d'un toit en 1971, près de vingt ans après le suicide de Muriel Guibault, la femme qu'il aimait.

7. Les seaux utilisés en guise de cothurnes étaient-ils ceux des « porteurs d'eau » ? Je m'interroge encore sur cette image peu esthétique...

8. « Laura Pa, Marie-Jeanne Comode, Becket-Bobo et Lontil Déparey enfoncent une deuxième fois dans le corps de Mycroft Mixeudeim l'épée dont ils tiennent ensemble le manche. Ils retirent l'épée du corps », « Tout en buvant les quatre se mettent à piétiner frénétiquement le cadavre de Mycroft Mixeudeim ». Claude Gauvreau, *(Œuvres créatrices complètes, op. cit., p. 748 et 749.*

9. Ce spectacle-bénéfice avait été organisé par de nombreux artistes pour aider Pierre Vallières et Charles Gagnon, alors emprisonnés pour complicité avec le Front de libération du Québec (FLQ), de porter leur cause en appel.

10. Le texte, écrit par le peintre Paul-Émile Borduas et tiré à quatre cents exemplaires, a été signé par Madeleine Arbour, Marcel Barbeau, Bruno Cormier, Marcelle Ferron, Claude Gauvreau, Pierre Gauvreau, Muriel Guibault, Fernand Leduc, Thérèse Leduc, Jean-Paul Mousseau, Maurice Perron, Louis Renaud, Françoise Riopelle, Jean-Paul Riopelle et Françoise Sullivan. Il a été lu publiquement à la Librairie Tranquille le 9 août 1948.





Muriel Guilbault qui aurait, dit-on, souffert des critiques à son égard après qu'elle eut joué dans un rare spectacle de l'auteur. L'autobiographique n'est jamais loin quand on plonge dans l'œuvre de Claude Gauvreau... Ce qui est prenant (comment ne pas ressentir une douleur si directement exprimée ?), mais qui peut, à la fois, être périlleux, car la distance souvent nécessaire dans la littérature s'amenuise ici pour laisser la place à une écriture pulsionnelle.

Gauvreau chez Ubu

Pour échapper au mélodramatique et à la sensiblerie, piège dangereux quand on a affaire à un texte au lyrisme romantique, Martin Faucher a proposé un spectacle aux accents ubuesques de prime abord très surprenant. J'allais écrire que l'*énormité* des personnages gravitant autour de Donatien Marcassilar et les incongruités dans la distribution – une jeune fille joue la mère, des femmes jouent des hommes et vice versa – « carnavalisent » cette mise en scène... quand j'ai lu dans le programme que Martin Faucher avait donné comme titre de travail à cette production : « Le carnaval du mauvais goût » ! C'est tout à fait cela ! Le ridicule – pensons à la démarche sautillante de la mère, au corps « Youppi » du frère – crée une ambiance à la fois loufoque et inquiétante. Comme chez Jarry, on sent que le grotesque est sans limites. On dit que le ridicule ne tue pas ? Il semble, qu'ici, au contraire, ce soit le cas. En effet, les assauts des uns et des autres minent la volonté du poète et lui empoisonnent l'existence.

Dans l'œuvre de Gauvreau, le thème de la quête d'absolu est omniprésent. Au point où ses textes se ressemblent tous ainsi que ses personnages principaux : Mycroft et Donatien sont les frères de Yvirnig (*Les oranges sont vertes*). Chacun de ces poètes a perdu l'amour de sa vie. Même frustration, même souffrance, vécues dans l'angoisse et l'impuissance avec des nuances dans le degré de paranoïa, d'inconscience ou de lucidité, dans le sentiment de dépossession aussi. Sur le plan dramaturgique, c'est parfois étonnant ; la trame est mince, des surprises surgissant ici et là. Somme toute, c'est surtout pour la fulgurance de la langue que l'on doit encore faire écouter la voix de Gauvreau. Et quelques coups droits bien envoyés !

En définitive, on ressent la profonde solitude d'un homme dont les mots, pourtant essentiels pour lui, dans le sens le plus fort du terme, n'atteignent pas les autres et qui, de plus, se sent abandonné par ses amis qui ont, dit-il, « la couleur des bonbons fades ». Dans *la Charge...*, ce sont les autres qui menacent directement Mycroft, tandis que dans *l'Asile de la pureté* l'entourage du poète veut apparemment le protéger de lui-même. Alors qu'il a entrepris un jeûne pour marquer son désespoir et peut-être le désir suicidaire de rejoindre celle qu'il a perdue, sa famille et ses amis vont tenter par tous les moyens de le faire manger. Cette situation prête plus facilement au rire, au grotesque, que la violence dans *la Charge...* Ainsi Hugues Frenette incarnait-il un Donatien parfois plus méfiant que profondément perturbé. Manifestement, la distribution au complet a adhéré à la proposition extravagante du metteur en scène, et je me suis surprise à entendre dans ma tête, chaque fois que disparaissait un personnage dans le trou béant au milieu de la scène, le « À la trappe ! » de Père Ubu. Les comédiens ont réussi un tour de force dans la caricature des imbéciles et des fumistes (on n'oubliera pas de sitôt le metteur en scène ridiculisé par un costume en soie noire aux multiples couches : pantalon, robe et veston, et dûment affublé de lunettes fumées et de bijoux ostentatoires !).

Soulignons que Hugues Frenette a été particulièrement inspiré quand il a récité un puissant poème en « exploréen », debout, littéralement les pieds dans les plats, après avoir déclaré à Fabrice Sigmond : « Je vais te prouver mon affection. Je dois te prouver que tu ne dois pas oublier un pauvre jeune homme qui est mort par fanatisme candide. Écoute-moi... » Et de s'élaner. C'était une interprétation magistrale qui a porté haut et fort le message ultime de Claude Gauvreau à tous les spectateurs.

L'Asile de la pureté de Claude Gauvreau, mis en scène par Martin Faucher (Théâtre du Trident, 2009).
Sur la photo : à l'avant-plan, Steve Gagnon (Telty), Éva Daigle (Catherine Tayet),
Marjorie Vaillancourt (Jeannette Durand), Jean-Sébastien Ouellette (Fortunat Leszwick),
Frédéric Bouffard (Croufrandie) et, à l'arrière-plan, Véronika Makdissi-Warren (Eudes Levert).
© Louise Leblanc.



L'Asile de la pureté de Claude Gauvreau, mis en scène par Martin Faucher (Théâtre du Trident, 2009).
Sur la photo : au centre, Hugues Frenette (Donatien Marcassilar). © Louise Leblanc.

« Antigone est morte »

Que conclure ? Que la passion est difficile à vivre, mais surtout l'incompréhension et la profonde solitude. Que la sincérité et l'engagement sans limites sont des qualités des héros tragiques. On peut penser que le poète a le dernier mot car, après avoir sauvagement tué Mycroft, Letasse-Cromagnon déclarera sa poésie si belle qu'elle devrait être publiée... ce que ses « compagnons » savaient depuis le début, mais refusaient d'admettre par envie. Envie qui s'est muée en haine. De la même manière, dans *L'Asile de la pureté*, un jeune poète, Fabrice Sigmond, semble vouloir (le peut-il ?) prendre la relève de Donatien. Celui-ci finit par capituler, il mange... accepte de vivre aux cris de « Courage poète ! ». Ses derniers mots sont pourtant des questions : « Qui gagne ici ? Nul ne le saura jamais. Comédie ? Tragédie ? Progrès ? Trahison ? » Apparemment, Martin Faucher a voulu entretenir l'espoir en citant encore *Speak White* pour clore le spectacle : « Nous savons que nous ne sommes pas seuls. *We are not alone.* »

Devant ces deux productions, le spectateur retient le fait que la haine peut avoir raison d'un homme. Ainsi est-il possible de tuer quelqu'un en rejetant ce qu'il est, en l'isolant, le pointant du doigt, en l'ostracisant. Les metteurs en scène ont eu le souci de montrer le caractère sordide des personnages dans l'entourage du poète, chacun jouant carrément un rôle susceptible de le mettre, d'abord lui, en valeur. On fustige ainsi les arrivistes de tout acabit. À mille lieues de vouloir vraiment aider celui qui souffre, les pseudo-psys de *la Charge...* et la famille élargie de *L'Asile...*, caricaturés à outrance, symbolisent aussi bien les uns que les autres les charlatans de toutes les époques – la nôtre y compris – qui prétendent savoir où se trouvent les vérités. Le pouvoir que l'on s'arrogé s'exerce apparemment bien facilement. Manifestement, Lorraine Pintal et Martin Faucher ont choisi de souligner l'écart abyssal entre l'authentique et le superficiel par le biais du jeu sensible et touchant dans les deux cas pour le poète assiégé, tandis qu'il était très caricatural pour tous les autres personnages, à l'exception des femmes aimées. Pour montrer la bêtise à l'œuvre, la première a misé sur l'ironie, l'autre sur le burlesque. ■